

Hommage à Fernand OURY

Les sarcasmes de Fernand

un héritage d'instituteur

Marguerite BIALAS :

C'était le 15 avril dernier, en plein milieu de nos vacances de printemps alsaciennes, Michel EXERTIER (des CEPI), Jacques PAIN (des Éditions Matrice) et Catherine POCHET (de l'AVPI) invitaient tous ceux à qui la pédagogie institutionnelle dit quelque chose de rendre hommage à Fernand OURY. L'INRP et Philippe MEIRIEU accueillait ce «**regroupement autour d'une mémoire collective et d'un projet partagé par tous**».

Après un moment un peu informel, nous nous sommes tous retrouvés dans une sorte d'amphithéâtre où, grâce à un micro baladeur, chacun a pu dire qui il est et ce qui le rattache à Fernand Oury ou à la pédagogie institutionnelle. Nous étions nombreux : ce fut donc un moment qui a duré deux bonnes heures. Deux heures de parole, d'écoute, d'émotion souvent, qui nous ont permis de nous voir (bien des noms étaient connus des uns ou des autres), de nous entendre, de sentir que Fernand n'appartient pas plus aux uns qu'aux autres, de dire la chance que cela a été pour chacun, quel que soit son métier (enseignants, éducateurs, rééducateurs, formateurs, psychologues, universitaires...) de l'avoir rencontré, croisé ou d'avoir fait un bout de chemin avec lui. Personnellement, depuis ce 19 février 1998 où Fernand nous a vraiment quittés, j'attendais cette rencontre, cet échange : une façon de nous reconnaître, différents les uns des autres, mais de la même famille.

L'après-midi, certains des groupes présents proposaient des ateliers. Monographie, vidéo sur le Conseil, etc. Puis tous les participants se sont regroupés pour une séance diapos où nous avons pu revoir (ou découvrir) Fernand au long de sa carrière. Et enfin, il a bien fallu causer «*affaires*» : les archives de Fernand, ses livres, ses notes. Les héritiers de Fernand sont multiples et doivent s'entendre.

La pédagogie institutionnelle, elle, continue sa route, «*en proie à son destin propre et à l'histoire*», comme l'ont rappelé Catherine, Jacques et Michel.

Ci-après quelques extraits de l'intervention de René LAFFITTE intitulé : «**Les sarcasmes de Fernand, un héritage d'instituteur**».

Il commence ainsi :

1968 - Il y a pas mal d'agitation, notamment autour de la Pédagogie Institutionnelle.

20 novembre 1969 - Fernand Oury est interviewé sur France Culture. Jean Yanowski, bienveillant, démarre par une remarque qui fera, pense-t-il, plaisir à son interlocuteur.

- *On parle beaucoup de Pédagogie Institutionnelle...*

La réponse fuse aussitôt.

- *Oui, beaucoup trop ! Et cela ne suffit pas à la faire exister.*

An 2000- On parle toujours de pédagogie institutionnelle. L'après-Oury a commencé quelque temps avant qu'il ne meure, sans bruit. Mais le cas échéant, c'est souvent ainsi qu'on se souvient de lui : de ses formules coup de poing, de ses sarcasmes. «*Nous ne sommes pas assez diplômés pour nous permettre d'être médiocres.*»...

Suit un long développement historique où René montre pourquoi la communication a toujours été difficile entre les praticiens de la classe TFPI (Techniques Freinet Pédagogie Institutionnelle) et d'autres spécialistes de pédagogie, ainsi que le danger d'une hétérochronie entre l'élaboration elle-même, la production théorique et la production de la classe (production d'apprentissages, de grandissement, d'évolutions).

Et il continue :

C'est donc après sa classe, sur son temps libre, que le *militant pédagogique* entreprend ce travail d'élaboration difficile et toujours précaire, que personne ne lui demande.

C'est parce qu'il manque de temps qu'il n'aime guère les échanges contradictoires avec des *penseurs* peu au courant de la complexité de la classe. Quand il a usé son énergie à discuter, à réfuter, il n'est pas plus avancé : la réalité n'a pas bougé. Les enfants sont là, et les difficultés. S'ils ne grandissent pas, ils se détériorent. Le découragement peut survenir très vite. Pour éviter les débats infinis où la virtuosité intellectuelle cache souvent des résistances massives, les sarcasmes, comme des contre-feux, préservent des aires d'existence et de travail indispensables à la survie du sens et du désir. « *Hors d'état de dire ce qu'il faut faire, il nous arrive de faire ce qu'il faut... Nous laissons les "il faut" aux importants... Ne rien dire que nous n'ayons fait...* »

Encore heureux quand l'instituteur ne reçoit pas une leçon de Pédagogie Institutionnelle rénovée par un ignorant cultivé qui n'en connaît que ce qui s'en dit dans le microcosme universitaire. « *Il y en a trois qui font quelque chose, il y en a dix qui font une conférence sur ce que font les trois...* »

Les sarcasmes d'Oury et des divers groupes de Pédagogie Institutionnelle n'étaient outranciers qu'en apparence et ils n'étaient pas gratuits. Ils rappellent toujours aujourd'hui qu'il ne serait pas très sérieux de parler de Pédagogie Institutionnelle sans se soucier de savoir qui parle et d'où ça parle.

Dans un tel contexte, face à de telles résistances, si on veut faire passer quelque chose, un système d'esquive est donc indispensable. Les sarcasmes n'en sont qu'un élément parmi d'autres comme, par exemple, une certaine forme d'inertie. Ainsi, on trouverait aisément de nombreuses formulations qui insistent, reviennent, répètent, et rabâchent : une obstination apparemment insensible à l'autre. Ce rabâchage lui non plus, n'est pas qu'un simple trait du *style Oury*, il fait aussi partie de son héritage.

Dans l'héritage d'Oury, il y a cette pesanteur têtue qui leste les repères essentiels comme des balises, des clignotants dans la complexité, qui rabâchent inlassablement leur signal en attendant que des résistances se lèvent. *Le sérieux, le précaire et l'humour.*

Cependant, il faut bien reconnaître qu'au-delà de ces procédures stylistiques, les seuls atouts des instituteurs de classes T.F.P.I. pour témoigner de leur travail, ce sont leurs compétences sur le terrain, et les monographies qu'ils produisent. Sans ce langage, ils n'auraient jamais pu déjouer ces obstacles et se faire entendre à défaut de se faire écouter. Il est donc peut-être temps d'arrêter de parler de sarcasmes, de formules ou de répétitions, pour parler de langage et de discours.

Un discours

De MARX à FREUD, en passant par FREINET et LACAN, il n'est pas utile d'évoquer les retombées classiques de la relation Maître/disciples, pour constater que le style personnel d'Oury a fortement coloré le style des productions de la Pédagogie Institutionnelle. Cela n'a pas empêché la Pédagogie Institutionnelle de se continuer par des instituteurs et des institutrices aux personnalités variées, dans des classes fort diverses qui produisent des évolutions singulières bien réelles. C'est donc que cela n'a pas empêché non plus l'élaboration collective d'un discours spécifique, adapté à une situation et des enjeux précis, et dans lequel l'intérêt réside moins dans les sarcasmes d'Oury ou le style de tel autre, que dans le rôle et la place du sarcastique et autres formes allusives. Une analyse rigoureuse de ce discours ne serait vraisemblablement pas inutile. Nous serions certainement les plus mal placés pour la réaliser, mais cela ne nous empêche pas d'en prévoir quelques aspects parmi bien d'autres.

On retrouverait sûrement, dans une pensée en atomium traversée par les effets de l'inconscient et de l'Institution, le souci permanent du *faire passer*, du sens en contrebande, du *savoir ce qui se passe* autant que du savoir faire et du faire savoir.

Outre les liens que l'écriture des monographies entretient avec le texte libre des enfants, il serait sans doute intéressant d'y pointer, tout comme dans les classes, les groupes de travail, les ouvrages et les stages, l'utilisation permanente de contre-discours : aphorismes, sarcasmes, tracts, notes de bas de page, affiches... Des dérivations multiformes, éclats de sens, échos parmi d'autres d'un désespoir raisonnable quant à la simplicité des choses et de la communication, prix minimum d'une certaine

Pédagogie Institutionnelle

lucidité, et dont le rôle ne se limite pas à égayer ou illustrer le texte de surface. L'humour et l'allusif au service d'une éthique, un discours du complexe radicalement antinomique avec le discours pédagogique habituel.

On ne manquerait pas d'y noter sans doute, la place importante de la dimension épique. Comme TOSQUELES ou DELIGNY dans leur domaine, Oury et Freinet ont fait de la recherche pédagogique une épopée et des instituteurs, des aventuriers de la relation et de la rencontre. Ce qui rend leurs écrits foisonnants mais percutants, séduisants mais opératoires, c'est bien moins leur style particulier que cette aptitude à mettre en perspective des possibles insoupçonnés.

Leurs livres ne se content pas de plaire, ils remuent. S'ils apparaissent parfois incongrus ou encombrants sur les pupitres des étudiants, à la fac, c'est peut-être qu'ils font partie des livres qui ont aussi une place dans leurs rêves et il est possible que cela soit plus efficace pour revaloriser le métier d'instituteur que les diplômes universitaires. Tant qu'à agir sur l'idéal du moi, vu l'état actuel de la pédagogie, il est peut-être plus urgent, que cela aboutisse à la création de classes coopératives qu'à la production de thèses. En tout cas cela explique que les *maquisards pédagogiques*, comme ils se nomment eux-mêmes, se sentent plus proches des ethnologues, piqués par les moustiques tropicaux, que des actuelles *sciences de l'éducation*.

Mais la valeur des personnes et de leurs compétences propres n'est pas en cause, ce sentiment n'a rien de méprisant, il ne s'agit pas d'une complaisante image de soi. C'est, à l'inverse, la prise conscience de la complexité quotidienne, du poids de l'éthique, c'est le contraire d'une suffisance. Nul doute qu'on en trouverait les liens avec une autre épopée, intime celle-là, partagée par tout être humain dans l'épreuve indispensable qui, l'amenant à renoncer à sa toute puissance imaginaire, lui donne accès au langage, à l'autre et à la culture. Comme Francis IMBERT le note, un de nos ancêtres, Freinet, est un être fragilisé, diminué, blessé, *manquant*. Le héros de la grande guerre, un poumon en moins, manquait de souffle pour faire la classe. De cette imperfection assumée sont nées les techniques qui allaient faire s'élever un autre souffle, où s'origine en partie la Pédagogie Institutionnelle, et faire passer dans la réalité les rêves des pédagogues d'après guerre.

C'est certainement un des points de partage entre les pédagogies habituelles -moderne sou pas- et cet autre chose qu'est la Pédagogie Institutionnelle : elle ne marche pas plus avec un subalterne soumis qu'avec un être suffisant à l'abri d'un avoir protecteur. Par contre, il arrive qu'elle les aide à bouger

parce qu'elle nécessite que le praticien ait lui-même traversé cette épreuve castratrice, s'implique et devienne disponible parce qu'il assume son incomplétude.

Il serait sans doute instructif d'étudier de près cette angoisse, ces «impressions d'aventure», lors du démarrage, dont témoignent tous ceux qui ont mis en route une classe T.F.P.I. Bâtir sa classe sur l'imprévisible de l'apport et de la parole de l'autre, affronter sans les esquiver les relations et les effets de groupe, faire de son projet de classe une question, c'est faire de sa classe une création. La conduite de la *machine* qui est sensée garantir son efficacité et fomentier du désir, ne s'improvise pas et fomentie nécessairement de l'angoisse.

L'audacieux novateur doit faire acte d'enseignement, certes, se soucier des programmes et des apprentissages, des relations avec les parents, mais aussi de direction technique; de gestions de groupe, de conduite de réunion, de formation de cadres, et en plus, d'entraînement à la parole et à l'écoute, sans oublier d'être attentif à ce qui se passe au-delà de ce qui se voit, à ce qui agit au-delà de ce qui se fait, d'écouter au-delà de ce qui s'énonce pour entendre parfois ce qui n'est pas dit.

Contrairement au psychanalyste, qui lui aussi travaille beaucoup à l'oreille et au regard (même s'il travaille rarement à l'oeil), le maître de la classe T.F.P.I., parce qu'il est confronté au social autant qu'à l'individuel, ne peut fort heureusement se centrer sur un seul *sujet* à la fois. Dans un univers foisonnant d'objets, d'institutions, de médiations les plus diverses, autant que de relations et de langage, il est contraint, quand il le faut, d'écouter avec les yeux, de regarder avec les oreilles et de penser avec les mains. Ce n'est pas de tout repos. Ça ne s'apprend pas «de loin», ou dans les livres, on ne sait qu'après.

Il n'est donc pas étonnant qu'après cette traversée, cette «formation», le praticien néglige des examens, des «épreuves», des titres, des diplômes, qui malgré leur valeur sociale ne donnent accès à aucun savoir faire utilisable en classe et ne sanctionnent souvent que l'aptitude à reproduire une façon de penser, impropre à la pratique de la Pédagogie Institutionnelle.

Pour peu qu'on y mette le nez, on retrouverait cette dimension épique dans la quotidienneté de la classe. Sanctionner par une ceinture de comportement le simple fait qu'un élève a été plus fort que sa peur ou que sa tentation d'abandonner, partager collectivement l'émotion devant tel enfant qui vient lire un texte après des mois de mutisme, c'est découvrir qu'ici, la valeur de chacun d'entre nous ne se mesure pas à ce qu'il donne à voir mais plutôt à ce qu'il fait et surtout à ce qu'il affronte : le sentiment

Pédagogie Institutionnelle

d'être beaucoup plus que ce qu'il croyait être.

Il y a tout cela dans les sarcasmes comme dans les monographies, et bien d'autres choses encore. Mais l'important est de situer toujours ce sans quoi la Pédagogie Institutionnelle ne peut exis-

ter dans les faits. Contrairement à ce qu'une lecture superficielle pourrait laisser croire, Fernand Oury ne nous a pas légué un style, mais un langage, une forme. Si nous préférons nous aliéner dans celle-ci plutôt que dans telle autre, c'est qu'il se trouve qu'elle donne la parole aux instituteurs que nous sommes.

Pour terminer, voici un regard sur les activités Pédagogie Institutionnelle dans le département du Bas-Rhin :

- chaque premier mardi de classe du mois : réunion d'information et d'échanges pour débutants en pédagogie institutionnelle
- réunion mensuelle, par secteur géographique, de groupes de perfectionnement
- deux fois par trimestre : réunion du groupe «monographies»
- deux ou trois fois par an : une grande rencontre de tous ces groupes pour travailler ensemble, mais aussi se revoir les uns les autres.

Pour plus de renseignements, s'adresser à la déléguée départementale de l'Institut Bas-Rhinois de l'Ecole Moderne :

Véronique Wicker 39, chemin de la forêt 67270 Hochfelden
tél. 03.88.91.96.84

Marguerite BIALAS
mai 2000



Ce dessin de Camille, cours moyen, accompagne le texte de Charlie, «*Charlie tombe amoureuse*». Au sujet de ce texte, voir ci-devant, à la page 6, le billet de Martine Boncourt.
[Le dessin, extrait du journal de la classe, est ici reproduit en légère réduction.]